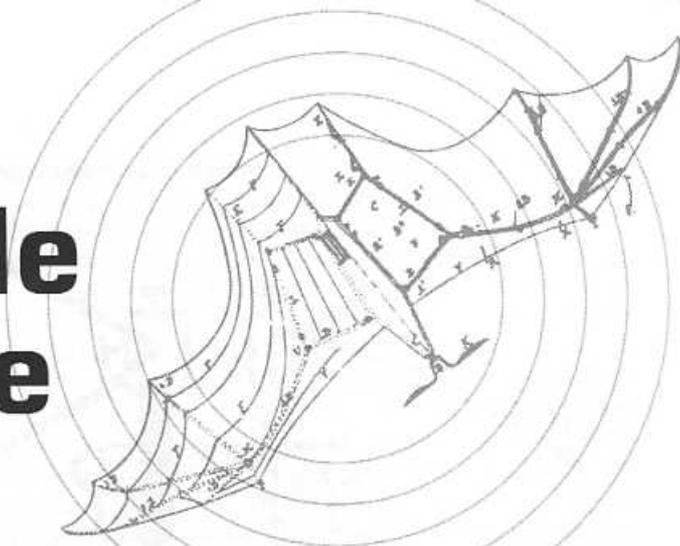


# Icare, Dédale et la science



Prenez le temps d'observer le tableau de Pieter Bruegel, *La chute d'Icare*. Dès le départ, ce qui peut nous surprendre, c'est qu'il faut chercher attentivement avant de trouver Icare alors qu'il est le personnage principal de l'œuvre. Il semble comme « noyé » (c'est le cas de le dire) dans le tableau. Alors que toutes les autres représentations de ce mythe, sans exception, font de ce drame le centre visuel de leur œuvre, en montrant un Icare qui chute, Bruegel décide au contraire de ne pas utiliser ce caractère spectaculaire. Plutôt que de s'appitoyer sur le triste sort d'Icare, l'artiste souhaite tout d'abord que l'on s'intéresse à autre chose. Alors que voyons-nous ? Tout d'abord, l'artiste donne une direction à notre lecture visuelle : celle du vent qui, gonfle les voiles du navire, identique à celle du pas de l'agriculteur. Ces deux mouvements nous incitent à porter notre regard de droite à gauche, suivant l'axe d'une des deux diagonales du tableau.

Nous avons, au niveau le plus bas à droite, un pêcheur qui occupe une toute petite surface. Ensuite, à un niveau plus élevé et sur une surface plus importante, on trouve un berger avec ses moutons. Puis, on voit l'agriculteur au premier plan, à un niveau encore plus élevé et occupant une surface encore plus grande. Enfin, on remarque, en levant les yeux vers l'horizon, les navires sur la mer immense. Certains pourraient penser que Bruegel s'efforce seulement de décrire fidèlement les activités économiques de l'époque. Le rôle de l'artiste ne se réduit cependant pas à être le témoin fidèle de son temps, relatant « objectivement » ce qu'il voit autour de lui. S'il ne s'agissait que de cela, ce tableau n'éveillerait la curiosité que d'un passionné d'histoire du folklore et des traditions. En fait, il existe un principe qui unifie ces différentes activités : le rapport de l'homme à la nature. Bruegel célèbre en effet les progrès et les accomplissements de l'homme pour maîtriser la nature, leur donnant même un ordonnancement suivant en fonction de leur importance.

Reprenons depuis le début. L'activité de la pêche (comme celle de la cueillette ou de la chasse) représente l'intervention la plus simple de l'homme sur la nature : il prend sur la nature ce dont il a besoin pour sa propre subsistance. Même s'il utilise des outils, il dépend entiè-

## PHILIPPE MESSER

**« Bruegel a peint beaucoup de choses que l'on ne peut peindre. Comme Plin l'a dit d'Apelle : dans toutes ses œuvres il donne souvent à comprendre au-delà de ce qu'il peint. »**

Abraham Ortelius, ami de Bruegel, Album Amicorum (1574-1796).

rement du milieu dans lequel il vit. Si la nature n'est pas prolifique là où il se trouve, il devra quitter ce lieu pour en chercher un autre qui lui apportera ses moyens de survie. Avec l'élevage, le berger opère une intervention plus importante : il ne se limite plus à prendre, il domestique la nature. Il va sélectionner les meilleures bêtes, les nourrir, les soigner et les protéger des prédateurs. Il réduit ainsi sensiblement sa dépendance vis-à-vis des aléas de la nature. L'agriculteur, de son côté, opère une transformation plus profonde de son environnement. Les outils qu'il utilise ne sont pas cette fois-ci destinés à attraper sa nourriture, ce que même certains animaux parviennent à faire, mais à perfectionner sa capacité de production d'aliments : il va accroître l'abondance de la nature. Il récolte non pas ce que la nature lui offre mais les fruits de son labeur. Enfin, avec les navires, on voit l'homme quitter son milieu naturel, la terre ferme, pour conquérir un milieu qui lui est étranger : la mer.

A chaque progrès, l'homme s'ouvre un espace de liberté et d'intervention plus grand. Il est de moins en moins soumis à son environnement et il arrive à accroître sa capacité à faire vivre plus de gens, dans de meilleures conditions. Il s'agit tout simplement de l'histoire de l'humanité. L'homme possède une qualité qui n'est partagée par aucune autre espèce animale : il peut comprendre les lois de la nature, les maîtriser et les utiliser pour des applications technologiques. C'est ainsi que, depuis l'apparition de la vie sur Terre, l'espèce humaine a été la seule à pouvoir, *par sa propre volonté*, augmenter sa population, en passant de quelques millions d'individus à environ six milliards aujourd'hui. Alors que les autres espèces animales transforment la nature *par instinct*, l'homme est capable de la transformer *volontairement* pour améliorer les conditions de vie de sa propre espèce ainsi que pour favoriser le développement du règne du vivant. Comme le dit de façon provocatrice le poète Friedrich Schiller, en imaginant que l'homme soit éternellement resté dans le jardin d'Eden : « *Il aurait changé le paradis en désert, pour faire ensuite de ce désert un paradis.* »

Un élément du tableau illustre particulièrement bien cette transformation de la nature par l'homme. Il s'agit de l'île qui se trouve presque au centre du tableau. Cette

île est entre deux états – l'état de nature et l'état d'œuvre humaine. L'artiste nous montre en fait l'instant ambigu où ce rocher n'en est plus véritablement un, sans pour autant être déjà un édifice architectural.

## COMMENT DÉPASSER NOS LIMITES

Ce tableau serait idyllique s'il n'y avait pas un petit détail : Icare en train de se noyer. Voyons, à travers le récit d'Ovide, comment cette tragédie s'est produite. Dédale, le père d'Icare, est un architecte renommé qui, à la demande du roi Minos, a construit le fameux labyrinthe dans lequel fut enfermé le Minotaure. L'architecte et son fils se trouvent ensuite retenus captifs par Minos en Crète :

« *Cependant Dédale, las de la Crète et d'un long exil, sentait renaître en lui l'amour du pays natal ; mais la mer le retenait captif : "Minos, dit-il, peut bien me fermer la terre et les eaux ; le ciel au moins m'est ouvert. C'est par là que je passerai ; quand Minos serait le maître de toutes choses, il n'est pas le maître de l'air." Ayant ainsi parlé, il s'applique à un art jusqu'alors inconnu et soumet la nature à de nouvelles lois. Il dispose des plumes à la file en commençant par la plus petite ; chacune est suivie d'une autre moins longue, de sorte qu'elles semblent s'élever en pente ; c'est ainsi qu'à l'ordinaire vont grandissant les tuyaux inégaux de la flûte champêtre. Puis il attache ces plumes au milieu avec du lin, en bas avec de la cire et, après les avoir ainsi assemblées, il leur imprime une légère courbure pour imiter les oiseaux véritables. Le jeune Icare se tenait à ses côtés ; ignorant qu'il maniait les instruments de sa perte, le visage souriant, tantôt il saisissait au vol les plumes qu'emportait la brise vagabonde, tantôt il amollissait sous son pouce la cire blonde et par ses jeux il retardait le travail merveilleux de son père. Quand l'artisan a mis la dernière main à son ouvrage, il cherche à équilibrer de lui-même son corps sur ses deux ailes et il se balance au milieu des airs qu'il agite. Il donne aussi ses instructions à son fils : "Icare, lui dit-il, tiens-toi à mi-hauteur dans ton essor, je te le conseille : si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes ailes ; si tu montes trop haut, l'ardeur du soleil les brûlera. Vole entre les deux. Je t'engage à ne pas fixer tes regards sur le Bouvier, sur Hélice et sur l'épée nue d'Orion : prends-moi pour seul guide de ta direction."*

« *En même temps il lui enseigne l'art de voler et il adapte à ses épaules des ailes jusqu'alors inconnues. Au milieu de ce travail et de ces recommandations, les joues du vieillard se mouillent de larmes ; un tremblement agite ses mains paternelles. Il donne à son fils des baisers qu'il ne devait pas renouveler et, s'enlevant d'un coup d'aile, il prend son vol en avant, inquiet pour son compagnon, comme l'oiseau qui des hauteurs de son nid a emmené à travers les airs sa jeune couvée ; il l'encourage à le suivre, il lui enseigne son art funeste et, tout en agitant ses propres ailes, il regarde derrière lui celles de son fils. Un pêcheur occupé à tendre des pièges aux poissons au bout de son roseau tremblant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur sur le manche de sa charrue les ont aperçus et sont restés saisis ;*



### ■ Pieter Bruegel, La chute d'Icare.

(Voir en couverture la reproduction couleur.)

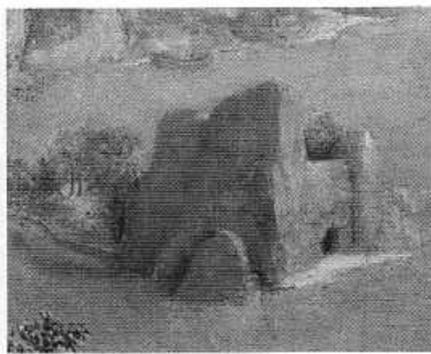
à la vue de ces hommes capables de traverser les airs, ils les ont pris pour des dieux. Déjà sur leur gauche était Samos, chérie de Junon (ils avaient dépassé Délos et Paros) ; sur leur droite étaient Lébinthos et Calymné fertile en miel, lorsque l'enfant, tout entier au plaisir de son vol audacieux, abandonna son guide ; cédant à l'attrait du ciel, il se dirigea vers des régions plus élevées. Alors le voisinage du soleil amollit la cire odorante qui fixait ses plumes ; et voilà la cire fondue ; il agite ses bras dépouillés ; privé des ailes qui lui servaient à ramer dans l'espace, il n'a plus de prise sur l'air ; sa bouche, qui criait le nom de son père, est engloutie dans l'onde azurée à laquelle il a donné son nom. Mais son malheureux père, un père qui ne l'est plus, va criant : "Icare, Icare, où es-tu ? en quel endroit dois-je te chercher ?" Il criait encore "Icare !" quand il aperçut des plumes sur les eaux ; alors il maudit son art et il enferma dans un tombeau le corps de son fils ; la terre où celui-ci fut enseveli en a gardé le nom. »

La première chose que l'on puisse dire c'est qu'Icare, s'est comporté de façon infantile. Il n'a pas retenu les sages conseils de son père et sa désobéissance l'a condamné. On voit Icare pris d'ivresse par son nouveau pouvoir. Certes, il découvre que l'homme est capable de dépasser certaines contraintes mais en vient à se prendre pour un dieu : il a l'illusion qu'il n'existe plus aucune contrainte. Pour mieux souligner cette idée, le peintre introduit une anomalie : le soleil est à l'horizon et ne peut donc pas être responsable, comme dans le récit d'Ovide, du destin tragique d'Icare. La lumière qui a fait fondre la cire de ses ailes est d'une autre nature. On peut en effet bien distinguer le reflet d'une lumière dans la mer, une lumière dont on ne voit pas la source.

Ne dit-on pas cependant que l'homme a été fait à l'image de Dieu, qu'il possède une « étincelle divine » ? En fait, le caractère divin de l'homme se situe dans ses pouvoirs créateurs lui permettant de se perfectionner, lui et le monde dans lequel il vit, mais *en aucune manière* de devenir omnipotent et omniscient. Dès que l'homme, grâce à une découverte scientifique fondamentale, franchit une frontière, il agrandit considérablement sa liberté et son domaine d'intervention. Toutefois, ce nouveau

domaine comporte également des frontières, certes plus lointaines mais qui devront un jour être franchies de la même manière. L'homme, s'il veut se développer et survivre, devra toujours tourner son regard vers l'horizon, là où se trouve la prochaine frontière à franchir.

Revenons maintenant aux autres personnages du tableau. Il est choquant que contrairement au récit d'Ovide, ils ignorent totalement la présence d'Icare : le pêcheur se concentre sur sa canne à pêche, le berger regarde tranquillement le ciel, le paysan, dans une posture proche de celle de son cheval, avance vers la pénombre, etc. En fait, le problème auquel Icare est confronté leur échappe entièrement. Chacun se trouve à un niveau technologique donné mais tous ignorent comment passer de ce niveau à un niveau supérieur. Alors qu'Icare pense qu'il n'a plus aucune contrainte, eux se croient enfermés dans leurs contraintes et, en conséquence, ils n'imaginent même pas l'existence de ce passage, et encore moins sa difficulté. Leur niveau de connaissance se limite à l'utilisation d'une technologie. Il ne cherche



Cette île est entre deux états – l'état de nature et l'état d'œuvre humaine. L'artiste nous montre en fait l'instant ambigu où ce rocher n'en est plus véritablement un, sans pour autant être déjà un édifice architectural.

pas d'où elle vient et comment passer à une technologie plus avancée.

L'artiste nous montre que l'homme a pu améliorer sa maîtrise de la nature mais étonnamment, aucun des personnages représentés n'est à l'origine de ces progrès. En effet, Icare, croyant qu'il n'a pas de limites, échoue dans sa tentative de voler ; les autres personnages, en croyant qu'ils ne peuvent pas dépasser leurs limites, se condamnent à rester à un niveau de connaissances fixe. Il y a pourtant un personnage du tableau qui réussit brillamment à franchir la frontière... mais il n'y est pas représenté. Il s'agit du scientifique Dédale ! C'est lui, comme le dit Ovide, qui « s'applique à un art jusqu'alors inconnu et soumet la nature à de nouvelles lois ». Et il le fait avec succès puisque, contrairement à son fils, il arrive à bon port. En

bon scientifique, il est convaincu que l'homme trouvera une technologie pour voler et qu'il pourra le faire sans grand risque une fois qu'il aura bien compris toutes les contraintes que cela comporte (« si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes ailes ; si tu montes trop haut, l'ardeur du soleil les brûlera »). Ainsi, le personnage central du tableau

## L'art est métaphorique ou il n'est pas

Il existe une copie du tableau de Bruegel et les maladresses qu'elle comporte sont riches d'enseignement. Le copiste s'évertue à coller au récit d'Ovide et, pour cela, il rectifie les « erreurs » de Bruegel : il rajoute Dédale dans le ciel (Bruegel l'avait sans doute oublié !), en faisant cela il fait du berger un témoin du drame, et enfin il replate

le soleil au zénith. Toutefois, décrire « objectivement » ce qui se passe s'apparente plus à la rédaction d'un rapport de police qu'à la création d'une œuvre d'art. Notre copiste tente de représenter fidèlement des faits et il oublie de s'interroger sur les idées que Bruegel et Ovide veulent transmettre. Or aucune représentation littérale n'est capable de trans-

mettre des idées – elle ne donne que des informations.

Le véritable artiste est en effet celui qui « donne souvent à comprendre au-delà de ce qu'il peint ». Et s'il veut nous transmettre des idées, c'est-à-dire changer notre façon de penser, il faut obligatoirement qu'il ait recours à la métaphore (littéralement, en grec, « porter au-delà »). L'artiste nous met face à des paradoxes (la position du soleil, l'indifférence des personnages au sort d'Icare, l'absence de Dédale, etc.) ou des ambiguïtés (l'île) afin que nous puissions, par nous-mêmes, réfléchir sur le sens profond de l'œuvre. Au lieu de nous dire ce qui est bon ou ce qui est mauvais, il entame avec nous un dialogue, et cela au mépris des siècles qui nous séparent, afin de nous faire « accoucher des idées ».

Ainsi, un véritable artiste veut changer votre vie. Il tend à créer au plus profond de vous-même un questionnement sur votre propre comportement. Sans vous faire la morale, il vous prend par la main et vous montre, souvent de façon provocante, tel que vous êtes tout en suggérant ce que vous devriez être.



semble être celui dont le peintre a volontairement décidé de l'absence. Mais une fois cette absence remarquée, elle renforce paradoxalement la présence de Dédale dans le tableau.

## ICARE, VICTIME DE DÉDALE ?

Nombreux sont ceux qui voient dans la chute d'Icare une mise en garde contre le danger que constitue la science. Ils s'associent à Dédale lorsque celui-ci se met à « maudire son art ». Doit-on pour autant considérer, à la lumière de ce tableau, la science ou la technologie comme la cause de ce drame ? Certes, Icare aurait *peut-être* vécu plus longtemps si son père n'avait pas réalisé cette découverte. Quoi qu'il en soit, nous devons reconnaître que Dédale porte une part importante de responsabilité dans la perte de son fils. Mais cette responsabilité ne se trouve pas là où on le pense habituellement, c'est-à-dire dans son invention. Le problème est ailleurs et un détail du tableau va nous le montrer. À côté d'Icare, on peut remarquer la présence ironique d'un oiseau, une perdrix pour être plus précis. À quoi Bruegel fait-il référence ? Poursuivons un instant le récit d'Ovide :

*« Pendant qu'il déposait dans un tombeau le corps de son malheureux fils, la perdrix babillarde l'aperçut du fond d'une rigole boueuse ; elle applaudit d'un battement d'ailes et manifesta sa joie par ses chants ; elle était alors l'unique oiseau de son espèce ; on n'en avait point vu de semblable dans les années antérieures ; récemment revêtue de cette forme, elle devait être pour toi, Dédale, un perpétuel reproche. En effet, ignorant les arrêts du destin, la sœur de Dédale lui avait confié l'instruction de son fils, un enfant dont on avait célébré douze fois le jour de naissance et qui était capable de bien profiter des leçons d'un maître. Ce fut même lui qui, ayant remarqué chez les poissons l'arête du milieu et l'ayant prise pour modèle, tailla dans un fer acéré une série de dents et inventa la scie. Il fut aussi le premier qui unit l'un à l'autre par un lien commun deux bras de fer, de sorte que, toujours séparés par la même distance, l'un restait en place, tandis que l'autre traçait un cercle. Dédale, jaloux de lui, le précipita du haut de la citadelle de Minerve, puis il répandit le bruit mensonger d'une chute accidentelle ; mais Pallas, protectrice du génie, le reçut dans ses bras ; elle en fit un oiseau et, au milieu même des airs, le couvrit de plumes. »*

C'est là que nous entendons déjà les ennemis de la science se réjouir. Selon certains, la preuve est faite : Dédale, l'image même du scientifique, est un assassin. Pour d'autres, il n'est que le reflet de la nature humaine, partageant avec Bertrand Russell sa vision selon laquelle les hommes ne sont que des « paquets de passions et d'instincts voraces de puissance et de rivalité ». Ce faisant, ils se focalisent exclusivement sur la partie du tableau représentant Icare et la perdrix, et occultent tout le



Ceux qui voient dans le tableau de Bruegel une condamnation de la science, se focalisent exclusivement sur la partie du tableau représentant Icare et la perdrix, en occultant tout le reste du tableau.

reste. Ce type de cécité sélective est, hélas, fort répandue aujourd'hui. On ne compte plus ceux qui, en Occident, refusent de voir les bienfaits de la science et de la technologie, oubliant même la raison pour laquelle ils ont de l'eau potable en tournant leur robinet ou de la lumière en appuyant sur un bouton. Tout leur esprit se fixe sur le danger que représenterait le progrès technologique, à tel point qu'ils refusent de voir le drame que constitue l'absence de développement technologique pour plusieurs milliards d'individus.

Bruegel n'a pas fait ce tableau pour que l'on prenne parti pour Icare, Dédale ou l'agriculteur – un jeu de devinettes dans lequel on doit trouver celui qui est « bon » et celui qui est « mauvais ». Il nous montre les grands progrès et accomplissements de l'homme, tout en indiquant ce qui se passe lorsque celui-ci renonce à se comporter en être humain. Car les instincts de puissance et de rivalité n'ont rien d'humain – ce sont des instincts bestiaux. Ainsi, il ne faut pas « maudire » la science ou la technologie mais tout comportement déterminé par les instincts les plus bas. Comme le disait la grande scientifique Lise Meitner : « Si le progrès technologique pèse sur l'humanité par des problèmes compliqués, n'accusons pas alors quelque "esprit diabolique" de la science elle-même, mais admettons le fait que nous autres êtres humains sommes loin d'avoir atteint l'"âge de raison" poursuivi par les Grecs anciens. »

Si nous ne voulons pas connaître le même sort que Dédale, notre vie doit en effet être guidée par la raison. Il ne s'agit pas de la « raison pratique », celle qui peut assurer notre survie individuelle, notre pouvoir ou nos honneurs. Il ne s'agit pas de la « raison pure », celle qui flatte notre ego bien confortablement installé dans sa tour d'ivoire. Nous voulons parler d'une raison *indissociable* d'un sentiment que les Grecs appelaient « Agapè », c'est-à-dire où notre action est guidée par un sentiment d'amour et de fraternité envers le genre humain. Si Dédale avait eu de l'Agapè, s'il s'était comporté en être humain, il aurait ressenti un moment de joie ineffable en voyant son neveu inventer la scie et le compas, ainsi qu'en imaginant tout le potentiel qu'il recelait. Par le meurtre de son neveu il prouvait que ce ne fut pas le cas. Or quelqu'un qui ne reflète pas cet Agapè est-il vraiment capable de se faire respecter par son enfant ? Est-il digne d'une quelconque autorité pour les générations futures ? Même l'amour exclusif que Dédale porte à Icare n'a pas suffi pour que son fils l'écoute véritablement.

Nous sommes capables de trouver des solutions pratiques à des problèmes présents mais si nous méprisons les autres, ne condamnons-nous pas l'avenir ? Aujourd'hui, d'ailleurs, sommes-nous bien sûrs que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour que le genre humain se rapproche de l'« âge de raison », et pour que nos enfants nous écoutent véritablement avant de prendre leur envol ?